

de ce temps surpassent tous les autres par leurs progrès et leur civilisation. C'est grâce à l'industrie alimentée par le travail, que la République voisine est devenue la première république du monde. — et c'est encore grâce à l'industrie que l'on voit sur le sol de la vieille Europe, sol foulé par tant de générations d'hommes, et qui a vu s'écrouler tant de trônes, — fleurir la civilisation moderne, civilisation supérieure aux splendeurs de la Grèce et de Rome.

Si cette association prend racine, malgré l'antagonisme jaloux de quelques libéraux et cette défiance naturelle des canadiens pour toute entreprise qui commence, nous n'hésitons pas à dire qu'elle fera la richesse de notre ville. Jusqu'à présent, le commerce de Québec était monopolisé par quelques marchands et quelques riches capitalistes, les opérations financières de nos banques ne se faisaient que sur une médiocre échelle, et notre commerce marquait peu chez les comptoirs étrangers. Cette société, en développant cette branche féconde de l'industrie, lui donnera une extension plus vaste et plus large que par le passé. Tout en détruisant le germe du paupérisme, cette plaie des grandes villes, elle apportera au sein des familles l'aisance et le bien-être.

On ne saurait trop louer M. Huot de l'inspiration heureuse qu'il a eue en fondant une telle association et du zèle qu'il met dans son organisation.

M. Charost dont les antécédents sont marqués au coin de la plus pure charité, prêtre qu'on trouve partout où il y a une infortune à consoler, une misère à guérir, est président de la société. Commencée sous de tels auspices, elle peut envisager l'avenir avec confiance, et être certaine de voir ses efforts couronnés d'un glorieux succès.

COMMENT ON DEVIENT DÉPUTÉ

suivant la méthode

M. Jérôme forme ses partisans en comité où l'on prend tous les moyens pour assurer le succès de sa candidature.



Les cabaleurs y reçoivent leurs instructions et l'argent nécessaire pour adoucir les convictions des électeurs peu favorables à M. Jérôme. Les électeurs s'y rendent depuis le soir jusqu'au matin pour écouter les discours de M. Jérôme et de ses amis.

Mais on craint le *funal rouge*. M. Jérôme obvie à la difficulté en faisant des

cendre de Québec quelques fiers-à-bras *bulbies* de St. Roch, qui feront leur devoir lorsqu'ils en seront requis.



Les Hercules entrent en scène et promettent leur appui moral et physique à M. Jérôme.

Le jour de votation est arrivé. *Multivocati, et pauci electi.* Beaucoup sont appelés à voter, et peu sont électeurs. (*traduction libre.*)

(La suite au prochain No.)

ETUDE DE CARACTÈRES.

(suite.)

Et c'est pourtant ce que font les Anglais. Ils refusent aux nobles vaincus d'Azincourt, de Créci et de Poitiers le témoignage éclatant de leur bravoure à toute épreuve; car, personne ne peut le nier, les chevaliers français du temps de la féodalité ne reculaient devant aucun danger. Nourris dès leur enfance d'idées guerrières, ils ne respiraient que combats, duels et aventures; pour eux un jour de bataille était un jour de fête, où chacun devait, paré de ses plus beaux ornements, montrer son courage et son adresse.

Pourquoi donc ces phalanges de héros furent-elles vaincues par des ennemis considérés comme inférieurs? La raison en est simple et facile à l'intelligence: au premier coup d'oeil.

C'est que tous ces fiers chevaliers, enflammés du désir de se signaler par quelque action d'éclat ne combattaient que pour leur propre compte, c'est-à-dire qu'ils n'avaient aucun ensemble dans l'attaque ou la défense, c'est-à-dire que les armées françaises de ce temps foulaient aux pieds ce proverbe si connu: *«L'union fait la force.»*

A Azincourt, Créci et Poitiers on vit la preuve de ce que j'avance; on vit des masses de braves se précipiter tête baissée, sur des bataillons anglais, et périr toutes entières, soit déclinées par la grêle de dards et de mitraille que les Anglais faisaient pleuvoir sur eux.

Donc, pour me résumer, je viendrai à la

conclusion que seule une tactique serrée et toute entièrement défensive a peu de chance de victoire du côté des Anglais. Que ceux-ci ne viennent donc pas se vanter d'avoir intimidé leurs ennemis par leur audace; mais plutôt qu'ils admettent d'avoir vaincu qu'aidés par leur habileté et leur trop grande ardeur des Français.

UN VIVEUR.

A continuer.

SOIRÉE DRAMATIQUE.

Lundi dernier, la salle de musique de la haute ville était encombrée d'une foule d'élite accourue de toutes les parties de la cité, il s'agissait d'une représentation théâtrale dirigée par l'habile M. Savard.

La scène fut remplie, depuis huit heures jusqu'à une heure, après minuit, par le drame *«Héraclès»* de Barberousse et par la magnifique petite comédie de M. Petitclair, *«Une partie de Campagne»*.

Nous pouvons dire, sans crainte, qu'au cours de cette soirée, nos amateurs canadiens se sont surpassés. Dans la première pièce, les rôles de Barberousse, de Ramire, de Stéphanos et de Laurentine ont surtout excité des applaudissements qui semblaient se faire croquer, la Salle.

La comédie de M. Petitclair, à son tour, a eu un plein succès. Toutes les scènes, et principalement celle de la danse, ont été couronnées par de frénétiques applaudissements et des rires non équivoques.

On a surtout remarqué le rôle de Baptiste, ainsi que ceux de Brown et de William et de Bossu.

Le corps de musique de l'Artillerie royale a bien aussi beaucoup contribué à faire de cette soirée une réjouissance vraiment nationale.

A VENDRE.

Une superbe ridingotte de 50 ans d'âge, sure rongée par les mites et rapiécée sur tous les sens, aussi un magnifique boa du siècle passé, couleur de savon, et d'enfant.

S'adresser à Pierre Boutin dit la guenille, économe, conseiller et vendeur de bière de gingembre.

PENSEES.

Michel-Ange disait: «Quand j'ai vu l'homme je me dis: «Je ne pourrais pas avoir vingt pieds.»

J'ai cet étonnement quand je regarde le jeune Alphonse Paré.

La conversation des esprits supérieurs, a dit Chateaubriand, est intelligible aux esprits médiocres.

C'est donc pour cela que je n'ai jamais bien compris de Vatro.

Pascal a dit: «Diseur de bons mots, mauvais caractère.»

Ce cher Philéon Normand doit être d'une méchanceté diabolique.

Nous apprenons que la vente de *«L'Al-lus»*, journal sorti de l'imprimerie de M. L. P. Normand est montée à 15 numéros.

Succès à notre confrère.